

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON,

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »

SIX MOIS. 4 »

UN AN. 8 »

Sommaire

Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Trois Roses... Jadis (poésie)	P. DE BOUCHAUD
Libre Chronique.	FRANC-SILLON.
Les Cordes de la Lyre (poésie)	G. MONAVON.
Théâtre de Charbonnières.	P. B.
Chanson d'Automne (poésie).	F. DE ROCHER.
Extrait du Journal d'une petite Fille en l'an de grâce 1893	R. TRÉMADEUR.
Contes d'autrefois et d'hier	J. BONICHON.
Rêve d'une Heure (comédie en 1 acte)	J ^{ce} FRANCE et A. MAGNIER
Bulletin financier	X.

CAUSERIE

La troupe de la Comédie-Française, qui est actuellement à Londres, viendra à la fin de ce mois donner au Grand-Théâtre une série de représentations dans lesquelles elle jouera les principales pièces de son répertoire ancien et moderne.

Dans le programme qu'on avait dressé pour les représentations à Londres, on avait fait la plus large part à l'ancien répertoire, mais il est arrivé que ce répertoire, dont les comédies de Molière faisaient les principaux frais, a été si froidement accueilli par les Anglais que, pour ne pas compromettre les recettes, il a fallu composer les spectacles surtout de pièces modernes.

Quelques critiques s'étonnent et s'indignent de cet apparent dédain des Anglais pour notre immortel Molière. Je ne comprends ni cet étonnement ni cette indignation.

Molière est connu des lettrés, et ce n'est pas la représentation d'une de ses comédies qui y ajoute un grand intérêt; L'action, en effet, est toujours absente dans les pièces de l'auteur de *Tartuffe*, et les acteurs ne peuvent y faire montre que de qualités de diction.

Du reste, sur ce point, les Français eux-mêmes ressemblent aux Anglais. Le vieux répertoire n'obtient à Paris qu'un succès d'estime. C'est précisément pour ce motif qu'on donne une subvention au Théâtre-Français, auquel ce répertoire est imposé, afin de le dédommager des recettes qu'il fait quand il représente une vieille pièce, fût-elle un chef-d'œuvre, comme le *Misanthrope*.

M. Claretie fera donc bien, dans les représentations que le Théâtre-Français se propose de donner en province, de tenir compte de ce qui est arrivé à Londres : c'est-à-dire de faire dans son programme la part la plus large aux

auteurs contemporains. Sans doute il est du devoir et de la dignité de la Comédie-Française de donner quelques représentations de l'ancien répertoire, mais nous désirons — dans son propre intérêt — qu'elle n'en abuse pas.

Toute la troupe du Théâtre-Français à Lyon, c'est là un événement bien rare dans nos annales théâtrales. Il s'est produit déjà — il y a vingt-cinq ans environ, alors que M. Raphaël Félix, le frère de Rachel, était directeur de nos théâtres. Le succès de la Comédie-Française fut énorme à cette époque; il ne sera pas moins grand cette année, j'en ai la conviction. Il n'y a pas en province — je l'ai dit souvent — un public qui soit plus facile à attirer au théâtre que le public lyonnais.

Le Théâtre-Français — l'assertion n'est pas discutable — est incontestablement le premier théâtre du monde, non par le mérite de ses artistes, mais par ses qualités d'ensemble, et c'est précisément ces qualités que nous allons pouvoir apprécier, puisque les pièces jouées le seront identiquement comme elles le sont rue Richelieu.

J'ai parlé du mérite des artistes, je n'entends pas le diminuer, mais il est hors de doute qu'en dehors de M. Mounet-Sully — dont le talent confine au génie, il n'y a pas à la Comédie-Française, un artiste ayant une valeur qui s'impose. On ne trouve plus aujourd'hui l'équivalent des Régnier, des Brohan, des Rachel, etc.; et cependant, je le répète, le Théâtre-Français est resté quand même le premier théâtre du monde; Vous ne trouveriez nulle autre part ces qualités d'ensemble, de diction, qui font son incontestable supériorité.

Quand Sarah Bernhardt d'abord et Coquelin plus tard quittèrent le Théâtre-Français, on crut que le départ de ces artistes allait porter à la Comédie-Française un préjudice considérable. Il n'en a rien été, ces artistes ont été remplacés par d'autres ne les valant pas sans doute, mais l'ensemble a sauvé la situation, qu'on croyait compromise. L'aventure de Sarah Bernhardt et de Coquelin est un précédent qui tend à faire croire que maintenant lorsque un artiste se sentira un talent supérieur de nature à attirer la foule, il s'empressera de quitter le Théâtre-Français pour — sous la direction d'un imprésario — entreprendre des tournées. Un sociétaire à part entière gagne en moyenne de cinquante à soixante mille francs par an. C'est sans doute une fort jolie somme dont on pour-

rait se contenter; mais Sarah Bernhardt, aussi bien que Coquelin, ont gagné des millions à parcourir le monde, et leur exemple est bien fait, vous en conviendrez, pour donner la tentation de le suivre.

Je crois donc que le Théâtre-Français ne saurait plus aujourd'hui, comme au temps jadis, avoir des étoiles de première grandeur, car ces étoiles fileront rapidement vers d'autres cieux, où l'or se récolte à pleines mains, où comme la Patti, par exemple, on peut toucher un cachet de vingt-cinq mille francs pour un seul concert.

Le Théâtre-Français n'en restera pas moins le premier théâtre du monde par son ensemble et par cette merveilleuse diction qui est la caractéristique de la maison.

Quelle différence avec le bafouillage de la plupart des artistes qui n'ont pas fait des études sérieuses sur la prononciation et qui ont conservé l'accent de terroir. Vous rappelez-vous Coquelin débitant de longues tirades avec une vélocité incomparable, sans que cependant on perde un seul mot, fut-il même prononcé à mi-voix?

De cette diction, de cette prononciation se dégage un charme dont on ne se rend pas compte et qui fait que les mots les plus insignifiants sont mis en valeur.

Les représentations données en province par un artiste parisien offrent sans doute un intérêt, mais le plaisir qu'on peut avoir à écouter cet artiste est compromis par la médiocrité de ceux qui lui donnent la réplique, sans compter que l'artiste en question, voulant tirer à lui toute la couverture, exagère ses effets et est par conséquent inférieur à ce qu'il est dans son milieu.

Les représentations qu'on annonce ne sont pas celles de M. Got ou de M^{me} Bartet : ce sont des représentations du Théâtre-Français, ce qui est bien différent et ce qui constitue un attrait sans précédent.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Plusieurs députés ont, dit-on, l'intention de demander que la subvention de l'Opéra soit diminuée.

L'Opéra est le plus richement subventionné des théâtres lyriques de l'Europe. Après lui viennent : l'Opéra royal de Berlin, 700,000 fr. ; l'Opéra royal de Stuttgart, 655,000 frncs ;

l'Opéra royal de Dresde, 400,000 fr.; l'Opéra impérial de Vienne, 300,000 fr.

En Italie, le théâtre San-Carlo de Naples, le plus avantage, reçoit annuellement 300,000 fr.; l'Apollo de Rome, 290,000, et la Scala, 175,000.

* *

Distribution des principaux rôles de *Gwendoline* à l'Opéra : Gwendoline, M^{lle} Berthet; Harald, M. Renaud; Armel, M. Vaguet.

Les titulaires des rôles d'Ælla et d'Erick ne sont pas encore désignés.

A Bruxelles, les principaux rôles d'hommes étaient tenus par MM. Bérardi et Engel.

* *

Résultats de la grève des choristes à l'Opéra-Comique.

M. Carvalho a signé les engagements des choristes pour la saison prochaine. Seuls, les délégués des grèves qui se sont produites au cours de l'année dernière, n'ont pas été réengagés.

De son temps déjà, Virgile disait :

Sic vos non vobis.

* *

La direction du théâtre de la Monnaie de Bruxelles vient d'engager pour la saison prochaine M. Cossira, M^{mes} Tanésy et de Nuvina.

* *

Les rois n'épousent plus des bergères, mais les princes continuent à épouser des danseuses.

On annonce de Saint-Petersbourg le mariage de M^{lle} Virginie Zucchi, prima ballerina de la Scala de Milan, avec le prince russe Basertschikoff. La célèbre danseuse quitte la scène.

* *

La municipalité de Marseille a rétabli la subvention en faveur du Grand-Théâtre. Mais elle a introduit de telles clauses dans le cahier des charges, qu'il ne sera pas facile de trouver un directeur pour les accepter.

Une de ces clauses ne manque pas de fantaisie : le directeur sera passible d'une amende d'au moins 4,000 francs chaque fois qu'on entendra la claqué pendant les débuts des artistes !

* *

La fortune du tragédien américain Edwin Booth, récemment décédé, s'élève à 3 millions 250,000 francs. Elle retourne à sa fille, M^{me} Grossmann.

* *

La première danseuse de l'Opéra :

Avant le 15 avril 1681, les rôles féminins dans les ballets étaient remplis par des hommes habillés en femme !

C'est à cette date qu'on vit, pour la première fois, une « habillée de gaze » fouler d'un pas agile les planches de l'Opéra de Paris. La première danseuse fut M^{lle} de la Fontaine. Elle parut dans un ballet en vingt entrées, de Quinault et Lulli : *le Triomphe de l'Amour*.

La « nouveauté extraordinaire » d'un ballet dansé par des personnes du beau sexe fit beaucoup pour la fortune de cette œuvre chorégraphique et procura un succès inouï au *Triomphe de l'Amour*.

M^{lle} de la Fontaine dansa pendant onze ans (jusqu'en juin 1692), et elle alla ensuite finir ses jours dans un couvent.

Ce fut une personne de mœurs régulières. « Elle a toujours passé pour sage », dit un contemporain. Elle était assez jolie et bien faite, avec de beaux yeux.

Donc, la première danseuse qu'ait eu l'Opéra fut vertueuse et donna un fort bon exemple, qui n'a guère été suivi dans sa partie.

P. B.

TROIS ROSES

JADIS

A. F. Violé-Griffin.

Au jardin baigné de soleil

J'ai cueilli trois roses,

Roses à l'éclat non pareil,
Fraîches roses roses.

Mille papillons gracieux

Volaient autour d'elles,

Sous la clarté blonde des cieux
Palpitaient leurs ailes.

Les Lutins de l'air, les Follets

Buvaient la rosée

Qui ans leurs étroits corselets
S'était déposée.

Parmi leurs odorantes sœurs,

Lilas, clématites.

Œillets blancs, lys pleins de douceurs,
Lauriers, marguerites,

Aucune n'avait le parfum

De ces chastes belles

Qu'exhalaient, délicat embrun,
Leurs larges ombelles.

« O Roses, dis-je émerveillé,

Fraîches roses roses

Au cœur que l'aurore a mouillé,
Dames point moroses :

Vous que revêt le fin satin

Ou la fine soie

D'un beau péplum diamantin
Qui brille et flamboie ;

Dames, comment vous nommez-vous ?

Si bien étoffées,

Vous êtes, votre air est si doux,
Que je vous crois fées. »

— La première dit « Je le suis,

C'est moi la pensée

Et l'Esprit ; en son vol je suis
Toute âme sensée.

J'apporte et je garde au logis

Savoir et Science,

Les jours passent vite, régis
Par ma sapience. »

— « Je suis la tendresse et le cœur,

Me dit la seconde,

Car je dispense la liqueur
Douce comme l'onde,

Qui fait germer de la pitié

L'arbuste, à toute heure

Etendant son fût radié
Devant la demeure. »

— « Je suis divine étant l'amour,

Chanta la troisième ;

J'unis ou disjoins sans retour,
Et c'est moi qui sème

Dans les cœurs et dans les pensers

Ces si charmants rêves

Empêchant l'âme de penser :
« Les gaietés sont brèves. »

J'emportai lors à mon logis

Les belles fleurs parlantes,

Et dans un vase d'or, je mis
Leurs tiges tremblantes.

Depuis ce temps jamais encor

Ne se sont fanées

Mes roses dans leur vase d'or.
De fastes journées

Se succèdent exquisement

Sérénité pure !

Nobles fleurs d'enchantement !
Volupté sans mesure !

Pierre de BOUCHAUD.

LIBRE CHRONIQUE

Songe d'une nuit d'été.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

Les mille bruits de la ville bourdonnante s'éteignaient peu à peu en une rumeur confuse.

La nature mystérieuse se drapait coquettement dans son manteau bleu troué d'étoiles ; tandis que la pâle Phœbé — oh ! combien pâle ! — éclairait de ses rayons blafards — oh ! blafards, combien ! — l'éternel combat de l'Amour luttant contre Morphée...

Les faibles humains — piétinés sur leur couche par ces divinités ennemies — étaient divisés en deux camps, comme au temps héroïque des Grecs et des Troyens : le camp des *ronflements* sonores... et celui des *soupirs* plus ou moins discrets.

Tout d'abord, Cupidon sembla fixer la victoire ; le petit dieu malin fauchait sans relâche les pavots du sommeil.

Les minces planchers de nos maisons modernes murmuraient d'étage en étage — comme les roseaux de Phrygie — mais un tout autre refrain.

A travers les comédies, les drames et les pantomimes, écloses au sein de l'ombre, un cauchemar s'ébauchait péniblement.

La scène représente ma chambre à coucher.

A l'instar du diabolique Asmodée, je soulève un instant la toiture de la ruche, de la ruche de pierre dont j'habite une alvéole.

... là haut, là haut,
Pas au premier, mais au sixième ;

afin que le regard curieux de mes charmantes lectrices — oh ! vous pouvez risquer les deux yeux sans redouter aucune impression *naturaliste* — puisse explorer le compartiment exigu où j'abrite mes pénates.

Bref, j'allais clore ma paupière alanguie par une torride journée d'été, lorsqu'un bruit timide, presque imperceptible, le bruit d'un soupir étouffé vint troubler le calme absolu de ma solitude...

Puis, à ce premier soupir, d'autres succédèrent rapides et suggestifs...

Passant de la surprise à l'attention, j'acquis bientôt la certitude que ce bruissement significatif prenait sa source dans l'appartement voisin, occupé — depuis la veille — par un jeune couple paraissant en pleine lune de miel.

Comme pour dissiper tous mes doutes, d'amoureuses plaintes me parvenaient maintenant, modulées par une voix féminine...

En dépit de mon stoïcisme, je commençais à m'agiter sur mon lit sans pouvoir trouver le repos.

De voluptueuses images — subitement évoquées — déroulaient, dans ma pensée, leurs capricieux enlacements...

Une fièvre soudaine me pénétrait par tous les pores, avec cette sensation ineffable cherchée par les fumeurs d'opium et les mangeurs de *hachisch*.

Une suave et capiteuse harmonie berçait doucement mon esprit vacillant et engourdi, qui s'abandonnait — sans résistance — au mirage trompeur dont je subissais la fascination,

dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil. Mon oreille — avidement tendue — percevait des chuchotements entrecoupés; pendant que la sensation d'indicibles caresses faisait frissonner mon épiderme et m'embrasait le sang...

Les fugitives hallucinations du premier moment se multipliaient et se condensaient en allégories provoquantes...

Tous les enchantements des légendes, toute l'adorable poésie des fables païennes s'amalgamaient — dans mon cerveau — en une vision cythéréeenne...

Les *houris* du paradis oriental, les *almées* aux danses lascives m'apparaissaient dans une aube semi-lumineuse et semblaient me convier à une irrésistible fête des sens...

Mes bras se tendaient ardemment vers ces irritantes chimères, dont j'eus voulu étreindre et sentir palpiter la blanche poitrine.

Peu à peu tout rentra dans le néant... et le silence ne fut plus troublé que par les appels stridents et désespérés des *roméos* de gouttières.

« L'Aurore aux doigts de roses — du divin Homère — entr'ouvrait les portes de l'orient » et chassait la fantasmagorie des ténèbres.

J'essayais vainement d'atteindre le sommeil, effarouché maintenant par les premières clameurs de la rue.

L'agitation et le tumulte croissaient avec la lumière.

Les lourds chariots et les voitures cahotantes s'ébranlaient pour le travail quotidien.

D'instant en instant les portes s'ouvriraient bruyamment, les volets des boutiques claquaient contre les murs, les fermetures métalliques des grands magasins crépitaient ou grinçaient dans un brusque vacarme; tandis que les sons rauques de la corne des tramways me parvenaient comme des rugissements de fauves en détresse — alternant avec les psalmodies des revendeurs ambulants criant leurs marchandises d'une voix éraillée et glapissante — qui me faisaient sursauter.

Blémi et abattu par l'insomnie, je repassais mentalement les incidents de cette nuit bizarre et je maudissais les transports énervants qui m'avaient tenu éveillé.

Après de copieuses ablutions — destinées à rafraichir ma tête brûlante — je m'apprêtais à sortir, lorsque j'entendis tout à coup mon voisin causer sur le palier avec une personne dont l'organe connu appartenait à l'herboriste du rez-de-chaussée :

— « Eh bien ! jeune homme — disait celle-ci — et votre chère malade ? »

— « Merci — fut-il répondu — elle repose, bien soulagée, grâce à vous; mais, regardez donc, je crois que votre ustensile est un peu dérangé. »

Intrigué par ce dialogue mystérieux — ponctué de petits rires étouffés — j'ouvris délicatement mon *judas* pour apercevoir, au moins, l'objet en question.

Horreur ! ce que j'avais pris — dans l'obscurité — pour le carquois de l'Amour, n'était que l'instrument *hydraulique* mis en scène par Molière... et perfectionné par *Eguisier* !

FRANC-SILLON.

LES CORDES DE LA LYRE

Sur les cordes d'or de la lyre,
Résonnent les voix du printemps,
La jeunesse avec son délire,
L'espérance avec son sourire,
L'amour et ses vœux inconstants...

Plus légères, plus fugitives
Que la brise dans les roseaux,
Elles mêlent leurs notes vives
Aux baisers de l'onde à ses rives,
Aux chants des bois et des oiseaux.

Bientôt il meurt, bientôt il cesse,
Ce doux concert frais et changeant;
Et quand fuit la riante ivresse,
La Lyre au doigt qui la caresse,
N'offre que les cordes d'argent...

Leurs sons émus charment encore,
Et parfois leur molle douceur
Rappelle un écho de l'aurore,
Echo plus grave et moins sonore
Où se mêlent les cris du cœur.

Mais trop vite, hélas ! sonne l'heure
De l'âge triste et du chagrin,
Et bientôt la Lyre qui pleure,
Pour le doigt tremblant qui l'effleure,
N'a plus que les cordes d'airain...

Oh ! Si tour à tour infidèle,
Chaque corde doit devenir,
Sous ma main, muette et rebelle,
Lyre ! du moins garde-moi celle
Où vibre encor le souvenir !

Gabriel MONAVON.

THÉÂTRE DE CHARBONNIÈRES

Le Casino de Charbonnières inaugurait le 1^{er} juillet — la saison théâtrale, avec la *Fille du Régiment*, un des rares opéras-comiques dont la musique — restée alerte et gaie — peut impunément défier les atteintes des années.

L'assistance — aussi nombreuse qu'élégante — a fait le meilleur accueil au chef-d'œuvre de Donizetti, interprété — du reste — avec un ensemble des plus satisfaisants.

Une jeune artiste, M^{lle} Lécuyer, a détaillé avec beaucoup de verve et d'entrain les couplets patriotiques de la *Vivandière*, M. Leduc — que nous avons entendu cet hiver au Grand-Théâtre — a mis beaucoup de sentiment dans le rôle de *Tonio* et M. Bretenau nous a présenté un grognard des mieux réussis.

M^{me} Dal-Muto-Donaty et M. Thivel se sont fort bien acquittés des rôles secondaires.

Il était à craindre que — pour cette première représentation — l'orchestre, composé de trente musiciens réunis à la hâte, n'eût pas encore toute la cohésion désirable, il n'en a rien été — fort heureusement — nous devons féliciter son jeune chef, M. Jouberti, d'être parvenu à force de travail et d'habileté à nous donner une interprétation musicale aussi excellente.

Le public — et cela en toute justice — n'a pas ménagé ses applaudissements.

Disons tout de suite que ces marques de réelle satisfaction ne s'adressaient pas seulement aux vaillants artistes que nous venons de citer, elles s'adressaient aussi au sympathique directeur, M. Cabannes, qui — depuis deux ans — met au service du théâtre de Charbon-

nières un goût artistique et une expérience de la scène, également dignes de tous les éloges.

Ce début fait bien augurer de la saison artistique au Casino de Charbonnières et promet d'agréables soirées aux habitués de notre charmante station thermale.

P. B.

EXTRAIT DU JOURNAL D'UNE PETITE FILLE

En l'an de grâce 1893.

Je suis en pénitence; enfermée, dans une salle d'étude pour toute la journée au lieu d'aller aux Champs-Élysées par ce beau soleil.

Ce qu'on est injuste pour moi ! c'est révoltant.

Ce matin, à une leçon, il paraît que j'ai fait vingt fautes dans ma dictée, alors Mademoiselle me dit :

« Ma pauvre Simone ! si vous ne vous appliquez pas plus, jamais vous ne saurez l'orthographe, à votre âge, je ne faisais pas plus de six fautes dans mes devoirs ».

Elle voulait m'épater; moi, j'aime pas qu'on me la fasse à l'instruction, je lui dis :

— « Eh bien, ça vous fait une belle jambe, d'être si ferrée en grammaire. »

Maman qui passait par là m'entend, elle me colle une pénitence, elle donne raison à Mademoiselle, c'est malin, d'avoir raison quand on est le plus fort ! Et voilà !

Dieu ! que c'est embêtant, la vie ! quand on pense qu'il y a dix ans que je traîne cette misérable existence !

Tout m'embête; mes amies m'embêtent, les grandes personnes m'embêtent, je m'embête moi-même; une seule chose m'amuse : c'est de manger des gâteaux, sans ça, franchement, autant se ficher à l'eau !

J'ai deux sœurs : une grande et une petite; la grande me tourne, mais la petite ! oh la petite ! d'abord je suis furieuse contre elle, dans le temps, papa disait toujours :

« Je donnerai 600,000 francs de dot à mes deux filles, 300,000 francs chacune, or l'année dernière, on m'envoie chez ma tante passer quinze jours, quand je reviens, je trouve à la maison un affreux môme, laid, rouge et criard, une petite sœur ! Tout le monde était en l'air, il n'y en avait que pour ce moutard là, ce que ça me rasait !

Et puis, quelques temps après, voilà papa qui dit à mon oncle :

— « Tu comprends, à présent ça ne fait plus que 200,000 francs à chacune de mes filles au lieu de 300,000 francs. »

Qu'est-ce que nous ficherons avec 200,000 francs de dot ? Jamais nous ne nous marierons ! on avait bien besoin de ce gosse là !

Ma grande sœur a dix-huit ans; elle est très jolie mais rudement embêtante, elle veut absolument me traiter en petite fille, et lorsqu'elle a des amies, elle me renvoie en me disant d'aller jouer à la poupée... à mon âge !

J'ai aussi un frère... lui, je le trouve gentil, d'abord il n'y est jamais, puis il dit de vilains mots, des mots drôles, il ne me fait pas de morale et il me donne quelquefois des bonbons, enfin je l'aime !

Maman est très bonne — mais je trouve qu'elle ne me comprend pas — elle me traite en baby, elle voudrait que j'amuse ma petite sœur ! ah bien zut alors !

Et puis cette manie de me forcer à travailler.. elle ferait bien mieux de chercher un mari pour ma sœur qui ne pense qu'à se marier; elle serait contente, et puis j'aurais sa chambre.

Papa est ordinaire, d'abord je crois qu'il n'est pas très savant; une fois je lui ai demandé la capitale du Bélouchistan, il ne la savait pas !

Papa a une place dans un ministère; il est haut perché, ça me flatte; j'aimerais pas à avoir un père panné; je me demande si les petites

filles qui ont des pères très gueux les aiment comme j'aime papa?

Il a des idées justes; quand on me gronde pour mes leçons, il dit :

« Bah ! elle a de jolis traits, de beaux yeux, des cheveux superbes, pour une femme, c'est bien suffisant, allez, ma chère ! »

Maman va très souvent au bal avec ma sœur, papa, lui, a son cercle, mon frère est toujours fourré dans un endroit qui s'appelle « les coulisses », qu'est-ce que ça peut bien être ? J'ai demandé à Mademoiselle, elle m'a dit qu'elle ne savait pas... je crois bien que c'est une blague ?

Je déteste mes cousines parce qu'elles sont plus jolies que moi ; mon cousin est un gosse de douze ans ; je l'aime bien, d'abord, il est laid, puis quand je joue au croquet avec lui, je triche tout le temps et il ne s'en aperçoit pas.

Raoul m'a demandé de me marier avec lui quand nous serons grands tous deux, je lui ai répondu que je l'épouserai s'il a une belle position, mais, là, tout à fait épatante, général, par exemple, c'est si beau un général ! ça reluit... j'ai peut-être eu tort de m'engager comme ça, parce qu'enfin si j'en trouve un autre plus riche que lui ? Bah ! je lui dirai que j'avais oublié que nous étions fiancés, voilà tout, mais il faut bien m'occuper moi-même de mon avenir puisque personne n'y pense. On ne songe qu'à ma sœur ; on invite un tas de jeunes gens à prendre le thé, elle leur fait de l'œil... ça doit être joliment amusant, de faire de l'œil ! Elle a eu quatre demandes en mariage depuis six mois, et pourtant elle ne sait pas plus l'orthographe que moi, ainsi !

Quelquefois, on me permet de rester aux grands dîners, personne ne fait attention à moi, on me méprise, quand je serai grande je mépriserai toutes les petites filles, je profite de ça pour me fourrer du dessert jusque-là... Ce qui me tance, c'est qu'à la maison, ils veulent tous me traiter en moutard, ainsi à ma fête, on m'a donné un ménage... pour m'humilier...

Je trouve que la vie est une sale invention ; je suis dégoûtée de tout, lasse de tout, travailler me tance, m'amuser m'embête, ça me fiche en rogne d'être petite, quand je serai grande, ça m'ennuiera, je suis sûre que je ne trouverai jamais un mari riche, et comme je n'aimerais pas être dans la purée, je serai forcée de rester sur la planche, et puis si j'en trouve un, de mari, je suis sûre qu'il m'embêtera.

Alors à quoi ça sert de continuer cette bête de vie. Franchement, je songe sérieusement à me suicider. Seulement... peut être que ça fait mal ? Voilà le chiendent !

René TRÉMADEUR.

CHANSON D'AUTOMNE

Redis-moi les chansons exquises
Que tu me chantais autrefois
Quand nous allions courir les bois,
Au temps des nids et des cerises.

Te souviens-tu des chemins creux
Où nous vivions notre folie,
Toi, sous ton chapeau si jolie,
Moi, de tes lèvres amoureux.

J'aimais la douce voix des brises
Qui semblait répondre à ta voix,
Quand nous allions courir les bois,
Au temps des nids et des cerises.

C'était jadis, au temps jadis...
Mais aujourd'hui ta voix méchante,
Oublieuse d'alors, ne chante
Que de tristes *De profundis*.

Ton amour a fait bien des lieues
Depuis lors; et, comme autrefois,
Nous n'irons plus courir les bois
Au temps des nids et des fleurs bleues.

Juin 1893.

Fernand de ROCHER.

CONTES D'AUTREFOIS ET D'HIER

L'AUMONE DE REINETTE

Meurtries aux ronceraies, saignaient ses mains ; ses mains saignaient comme punies d'avoir dérangé, mauvaises, d'heureux couples endormis d'oiselets dans les futaies potinières. Et, d'avoir marché tant aussi sur les grandes routes blanches, ses pieds chaussés, jadis, de mules, douloureusement — telles ses mains meurtries — saignaient.

En ces lointaines régions qu'il avait parcourues — lointaines ainsi que son rêve — Ses beaux habits de jeune prince, de brocatelle et de soie, avaient, eux aussi, soufferts tant de la caresse du soleil qui brûle ou de l'ondée ruisselante qui déterge, qu'ils étaient aujourd'hui tout à fait lamentables.

Le jeune prince faisait douleur à l'âme à qui le voyait, désespérément seul, sur ces grandes routes blanches, passant.

Pas une main jamais à lui tendue ; pas un sourire — lui qui, dans ses prières, aux nuits d'étoiles, si chèrement l'implorait — Il allait dédaigné. Parfois un métayer octroyait la litière de sa bergerie et les agnelles tendres, dans son sommeil tranquille de pauvre, lâchaient ses mains meurtries aux ronceraies, instinctivement, à une remembrance de maternité bienheureuse. Les hommes sacraient à lui ; seules, les bonnes bêtes l'aimaient.

Venait le soir, un soir rose et bleu de juin finissant. Désespérément seul, tout auprès d'un bouquet de chênes verts, il s'assit, rêvant, dans les hautes herbes où, virginales idéalement, valsaient aux brises les reines des prés en collerettes blanches.

Vinrent à passer Myrte et Pinfonne.

Myrte et Pinfonne s'en revenaient de la cueille des fruits, cheveux au vent, riant. Riant de quoi ? de rien peut-être, riant pour rire, comme chantent les rossignols, pour chanter.

— Vois, dit Myrte, bien malheureux à l'air cet homme.

— Bien malheureux, en effet, répond Pinfonne.

— Je gage qu'il n'a mangé rien.

— Se pourrait-il ?

Et Myrte — Oh ! si douce : — « Que vous plaisent les fraîches pommes de ma corbeille, ceci vous soutiendra, c'est toute ma richesse, la prenez... »

— Merci, jeune fille, pas n'ai faim et dans les vergers point ne sont défendues les fraîches pommes, pleines en sont mes poches.

— Rien d'autre à vous offrir je n'ai.

— Rien ne veux. Garde pour ton promis ta corbeille et ses pommes : il en sera fort appréciant...

Pinfonne alors, apitoyée :

— Que serait votre plaisir quand l'offrande de Myrte, si bonnement faite, n'est point votre agrément ? Mère-Grand me fit, à l'occasion de mon année seizième, présent d'une bourse joliment lotie... Tenez, pauvre, je vous la donne.

— Que Dieu t'entende Pinfonnette, ton âme est généreuse. Mais l'or jamais ne fut mon désir et je ne puis faire autre chose — combien m'en coûte — que refuser ton aumône si bienveillamment abandonnée. L'or n'est pas le

métal rarissime que l'on croit être. Dans quelques minutes, les yeux au ciel, j'en verrai la nue constellée, et, tout proche d'ici, parmi les mousses fleuries du sentier, les lucioles le sèmeront à foison, sans souci du prix que les sots lui prêtent.

Fachées presque, Myrte et Pinfonne reprirent leur route, boudeuses cette fois. Boudant pourquoi ? pour rien peut-être, comme les enfants pleurent pour pleurer.

Reinette à son tour passa là.

— Peine est de vous voir joli pauvre... qui vous mit en si piteuse condition ? Quelque méchant — tant il en est — vous dépouilla sur la grande route blanche et, depuis, plus ne retrouvâtes le chemin de votre maisonnée, laissé mort de coups roué. Reinette est faune, hélas ! et ne peut vous combler de fruits embaumés, non plus que de bourse joliment lotie. Mais son cœur — car vous avez mine bonne et caressant regard — dont elle vous fait richesse s'il vous agrée, est à vous tout entier ; sa lèvre que, nulle fois, baisa lèvre est pour votre joie si son parfum vous est charme...

Le jeune prince dépossédé, accepta l'aumône, car dans les vergers rencontrés aucunes pommes ne valaient la joue en mai de Reinette et aucun or n'égalait l'or radieux de ses prunelles. Il retrouva de beaux habits tissés d'aurore et son palais ; ses pieds ne se meurtrirent plus sur les grandes routes blanches et ses mains, aux ronceraies, plus ne saignèrent à la recherche des nids endormis ; car il avait, à présent, l'Amour de Reinette, l'oiseau bleu de ses rêves.

Joanny BONICHON

RÊVE D'UNE HEURE

COMÉDIE EN UN ACTE

Par Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

PERSONNAGES :

MARIE-LOUISE GRAVIER, 18 ans.
M^{lle} ADELINÉ GRAVIER (sa tante), 40 ans.
M. JOSEPH DE VALBONNE, 42 ans.
TONY MAINGLARD, 26 ans.

Le théâtre représente une petite serre... quelques sièges semés çà et là... des gradins chargés de plantes... une lampe suspendue au milieu... une table de jardin supportant des ouvrages de femme... Au fond, une porte vitrée, donnant sur le parterre ; à gauche, une autre porte cachée par une draperie, et donnant accès dans la maison.

SCÈNE I^{re}

MARIE-LOUISE. — M. DE VALBONNE.

(Ils entrent par la porte vitrée, au fond ; Marie-Louise la première, riant ; M. de Valbonne à quelques pas derrière elle, l'air sombre et triste.)

MARIE-LOUISE (*très gaiement*). — Eh bien, mon parrain, êtes-vous remis de vos terreurs?... Nous voici sur la terre ferme, maintenant ; j'espère que vous ne regrettez point que je vous aie imposé cette charmante promenade en bateau?...

M. DE VALBONNE (*avec effort*). — Charmante, en vérité... Je n'aurais garde d'avoir le plus léger regret.

MARIE-LOUISE. — Oh ! de quel air vous dites cela !... Voilà qu'à présent j'ai peur de vous avoir fâché... Et pourtant, il y a si longtemps que j'avais envie de vous promener sur l'eau, tout seul avec moi, dans mon coquet bateau, dirigé par moi... et toujours vous refusiez, sans donner de motifs... Je devinais votre méfiance et j'étais vexée... Oh ! mais vexée !...

Aussi quand je vous ai vu de loin, sur la rive de l'étang, me regardant avec votre air sévère, les bras croisés sur la poitrine, tenez, tout juste comme vous êtes maintenant, je n'ai pu résister au désir d'aller vous enlever... et vous n'avez pas osé vous rébellionner... et je vous ai fait prisonnier... Dieu sait si j'étais fière ! Vous ne pouvez pas vous plaindre, puisque nous sommes arrivés en bon port.

M. DE VALBONNE (*avec une gaieté forcée*). — Hum... en bon port... avec pas mal de roulis et de tangage pour notre sécurité.

MARIE-LOUISE (*feignant la bouderie*). — Allez-vous encore me dire que j'avais des mouvements désordonnés qui vous faisaient peur ; c'était bien injuste et j'en ai eu les larmes aux yeux... rien qu'un tout petit mouvement en avant pour poser ma main sur la vôtre... comme ceci .. (*elle lui effleure la main*).

M. DE VALBONNE (*très bourru, faisant un pas en arrière*). — C'est bon... c'est bon... J'ai avoué que j'avais eu tort. que j'étais un trembleur... Ne parlons plus de cela...

MARIE-LOUISE. — Soit, n'en parlons plus, Voulez-vous, à présent que je n'ai plus de rames à manœuvrer et d'écueils à éviter, répondre à ma question et me dire pourquoi on ne vous a pas vu depuis une éternité... Qu'étiez-vous donc devenu?... Je vous préviens que ma tante vous en veut à mort.

M. DE VALBONNE (*d'une voix douce*). — Et toi, Marie-Louise, m'en veux-tu aussi ?

MARIE-LOUISE (*gracieusement*). — Moi, mon parrain, je vous aime trop pour vous en vouloir et puis (*riant*) je vous ai pris et je suis vengée... Nous sommes quittes, faisons la paix...

(*Elle lui tend son front; il se penche comme pour l'embrasser, puis se détourne.*)

M. DE VALBONNE (*brusquement*). — M^{lle} Adeline va bien ?

MARIE-LOUISE (*l'air étonné*). — Très bien, mon parrain.

(*Un silence*) M. de Valbonne se promène de long en large dans la serre, les mains crispées; Marie-Louise cueille une fleur et nonchalamment la place dans ses cheveux; il s'arrête et la contemple comme en extase; la jeune fille se retourne et le regarde d'un air attristé; il passe la main sur son front comme pour rompre le charme, et s'avancant vers elle :

M. DE VALBONNE. — Voyons, ne sois pas fâchée contre moi, ma mignonne... Tu sais bien que ton parrain est un vilain ours, aussi distrait qu'insociable... Je pensais aux réparations entreprises dans mon vieux castel, vois-tu... cela m'inquiète et m'absorbe beaucoup... Veux-tu que nous allions trouver ta tante, pour tâcher de me remettre en faveur auprès d'elle ?

MARIE-LOUISE (*très sérieuse, l'arrêtant du geste*). — J'ai quelque chose à vous dire auparavant... Asseyons-nous, je vous prie, et causons. (*Elle lui désigne un siège à côté de la petite table et s'assied de l'autre côté*). Parrain, voulez-vous être franc ?

M. DE VALBONNE (*inquiet*). — Je le suis toujours, tu le sais bien...

MARIE-LOUISE. — Je le sais... néanmoins je fais appel à cette franchise... et aussi à votre vieille affection... Qu'avez-vous contre moi ?

M. DE VALBONNE. — Contre toi ?

MARIE-LOUISE (*calme*). — Ne niez pas... j'ai dû vous contrister en quelque chose... Dites-moi ce que c'est, pour que je vous en demande pardon... je ne l'ai pas fait exprès, bien sûr.

M. DE VALBONNE (*vivement*). — Toi, me contrister, mon enfant chéri; toi, qui veux bien m'aimer un peu, et à qui je dois les heures les plus douces de ma vie!... Toi, me demander pardon!.. Et de quoi, pauvre ange?.. (*Il se lève, très ému... à part.*)

Ce serait à moi, insensé, à lui demander pardon.

MARIE-LOUISE. — Que dites-vous ?

M. DE VALBONNE (*calmé, se rasseyant*). — Je te dis que tu es une enfant et que ta folle imagination se crée des chimères.

MARIE-LOUISE (*l'air obstiné*). — Ma tante est tout à fait de mon avis... et vous ne direz point que ma tante n'est point vieille, et d'esprit positif... elle est convaincue...

M. DE VALBONNE (*s'efforçant de rire*). — Vieille ta tante!... Eh bien, tu es aimable... Elle est de mon âge; nous avons joué ensemble étant enfants...

MARIE-LOUISE (*gément*). — Oh! vous, mon parrain, vous êtes toujours jeune...

Mais ne détournons pas la question... Il y a quelque chose entre nous, un nuage, une ombre, un rien qui me gêne et m'attriste.

M. DE VALBONNE. — Je t'affirme, ma pauvre enfant...

MARIE-LOUISE. — Jurez-moi sur l'honneur qu'il n'y a rien.

M. DE VALBONNE (*gravement*). — Je te jure sur l'honneur que tu ne m'as rien fait, que je ne t'en veux pas. Cela doit te suffire ?

MARIE-LOUISE. — Non, car vous n'avez pas osé me jurer qu'il n'y a rien... donc, il y a quelque chose... Quoi?... Je cherche en vain depuis bien des jours... Vous êtes très cruel de ne pas me tirer de peine...

(*Suppliante*). Parrain, est-ce que vous m'aimez moins?... Est-ce que vous ne m'aimez plus?... Dites, mais dites donc.

(*Elle se penche vers lui gracieusement et s'empare de sa main, qu'elle retient.*)

M. DE VALBONNE (*se levant et cherchant à dégager sa main*). — Ne plus t'aimer! moi, ne plus t'aimer!... (*D'une voix étouffée*). — Mais je t'aime trop!!

MARIE-LOUISE (*se lève aussi, fait quelques pas comme pour s'éloigner, baisse la tête, paraît réfléchir, puis avec effort, revenant vers son parrain, l'air timide*). — Moi aussi, parrain, moi aussi je vous aime bien.

M. DE VALBONNE (*violemment*). — Je suis un insensé... tais-toi... brisons là...

MARIE-LOUISE (*s'enhardissant*). — Vous ne voulez pas m'entendre dire que je vous aime, que, si vous le souhaitez, je suis disposée à vous aimer autant que vous m'aimez !

M. DE VALBONNE (*avec des sanglots dans la voix*). — Tu m'aimerais assez pour me consacrer ta vie, pour être ma femme?... Voyons, dis-moi que tu as mal compris, que tes paroles n'ont pas rendu ta pensée... que je rêve... que tu te joues de moi...

MARIE-LOUISE (*très tendrement et le regardant bien en face*). — Oh!... me jouer de vous!...

M. DE VALBONNE la regarde un instant, puis cache son visage dans ses mains et s'affaisse sur un siège; la jeune fille le considère en souriant.

M. DE VALBONNE (*se relevant*). — Un bonheur si prompt, si grand, si inespéré!... cela donne le vertige. (*Allant à Marie-Louise et passant doucement son bras sous le sien.*) — Sois bénie, ma chère bien-aimée; je voudrais t'exprimer ma gratitude, ma tendresse, mais les mots me manquent... Sais-tu que je t'adore ?

(*Il la contemple comme en extase; elle lui sourit de nouveau; on entend dans le lointain une voix de femme appelant.*)

Marie-Louise... Marie-Louise...

SCÈNE II

LES MÊMES. — M^{lle} ADELINE.

M^{lle} ADELINE (*derrière la portière*). — Marie-Louise, où es-tu donc?... Je te cherche partout...

MARIE-LOUISE (*écartant la portière*). — Je suis là, ma tante, avec... (*hésitant*) avec M. de Valbonne.

M^{lle} ADELINE (*très gracieuse*). — M. de Valbonne est là!... En vérité, mon cher voisin, votre arrivée inattendue m'est doublement

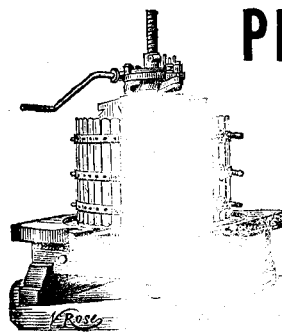


CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

V. VERMOREL

A Villefranche (Rhône).

355 premiers Prix et Médailles



PRESOIRS

perfectionnés

FOULOIRS

A VENDANGES

Fabrique de

Caves et Foudres

ALAMBICS

CHARRUES VIGNERONNES, POMPES A VIN

Demander les Tarifs

PAS de **BONNE**
CUISINE

SANS
Tapioca Rils

Exiger la Marque de Fabrique l'AS de TRÈS LE à QUATRE FEUILLES

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épicerie et de produits alimentaires.

Gros: 262, Boulevard Voltaire, PARIS.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT
MENIER

Exiger le véritable nom

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Elixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

agréable en cet instant... J'ai reçu cette après-midi une lettre de ma vieille amie, M^{me} Mainglard, et je voudrais vous faire lire cette lettre. (*A sa nièce.*) Réjouis-toi, fillette... il va y avoir un peu d'animation dans notre vieille maison... M^{me} Mainglard vient passer quelque temps auprès de nous, et elle amène Tony, son fils, ton camarade d'enfance, ton meilleur danseur de l'hiver dernier... Nous ferons quelques belles excursions... J'inviterai nos voisins de campagne...

MARIE-LOUISE (*très joyeuse, embrassant sa tante*). — Quel bonheur!... Cette excellente M^{me} Mainglard!... Et Tony qui est si aimable, qui danse si bien!... Comme vous êtes bonne, chère tante, de les avoir invités! Je suis folle de joie.

M^{lle} ADELINÉ (*avec satisfaction*). — Tu es contente, petite?... Alors, je suis enchantée.

MARIE-LOUISE. — Mais est-ce bien sûr, au moins?... Quand arrivent-ils?

M^{lle} ADELINÉ. — Ce soir même... on prépare leurs chambres... Vas voir si cela avance... jette un coup d'œil d'ensemble...

MARIE-LOUISE. — C'est cela... et puis je vais y porter des plantes et les arrangerai à mon gré; vous verrez comme ce sera gentil.

(*Elle arrange des pots de fleurs dans une corbeille et l'emporte tout en chantant.*)

M. DE VALBONNE. — Qu'est-ce qu'elle chante là?

M^{lle} ADELINÉ (*souriant avec malice*). — Hé! hé! un chant d'amour... la sérénade de Marie Tudor. (*Pardonnant.*) « Ton doux chant me rappelle les plus beaux de mes jours. » Vous ne vous en souvenez plus?... Vous l'aimiez tant jadis et la trouviez si entraînante...

M. DE VALBONNE (*très sombre*). Je l'avais oubliée et la trouve lugubre.

SCENE III

LES MEMES, moins MARIE-LOUISE.

M^{lle} ADELINÉ (*d'un ton confidentiel*).

Vous devinez que cette lettre a un post-scriptum, et que M^{me} Mainglard et son fils ne viennent pas chez moi uniquement pour le plaisir de nous rendre visite... Voilà quelques temps déjà qu'il est question de ce voyage et que des lettres s'échangent... La vérité est que ce jeune homme a revu cet hiver Marie-Louise dans le monde, est fort épris d'elle, et demande à se faire aimer; sans doute, ce sera facile... l'enfant a dû le remarquer... Que pensez-vous de ce projet?... Vous connaissez Tony... il a 26 ans... c'est un beau et bon garçon... il vient d'obtenir une excellente position au ministère de l'intérieur... il aura de la fortune...

M. DE VALBONNE (*à part*). — Dois-je lui dire de refuser, que Marie-Louise s'est promise, qu'il est inutile qu'elle voie ce jeune homme?...

M^{lle} ADELINÉ. — Eh bien, quel est votre avis!... Votre silence m'inquiète... Si vous me conseillez de refuser j'ai trop de confiance en vous pour persister; vous le savez bien.

M. DE VALBONNE (*très grave*). — Oui, Adeline, je le sais.

M^{lle} ADELINÉ (*un peu troublée*). — Voulez-vous passer cette nuit au château, examiner Tony, réfléchir?... Demain matin vous me donnerez votre impression, votre jugement définitif... Je puis trouver un prétexte pour faire partir Marie-Louise, pour l'envoyer à Paris chez un oncle... Il est impossible que ce jeune homme lui tienne beaucoup au cœur... elle m'avait paru, cet hiver, fort satisfaite de ses attentions, mais qu'est-ce que cela prouve?... Je vous en prie, parlez... qu'y a-t-il?... Quelque chose de grave sur le compte de Tony, n'est-ce pas!... Nous ne savons rien, ici, perdues dans ce recoin isolé du Limousin... Ne craignez pas de tout me dire... Si pourtant vous ne croyez pas devoir vous expliquer, dites-moi simplement: Ce mariage est impossible... et aussitôt je romprai...

M. DE VALBONNE. — Vous avez lieu de croire que ce jeune homme a fait impression sur le cœur de ma filleule?

M^{lle} ADELINÉ. — Je l'avais cru... diverses circonstances... Mais elle n'est qu'une enfant qui ignore elle-même... Et puis, qu'importerait, si quelque grave motif... Elle est assez jeune pour oublier.

M. DE VALBONNE. — Nous causerons de cette grave affaire demain... d'ici-là je réfléchirai, j'accepte votre hospitalité pour cette nuit.

M^{lle} ADELINÉ. — Merci... je n'insiste pas... Voulez-vous me permettre d'aller voir ce que font mes domestiques?... J'ai aussi un fermier à congédier... Je vais envoyer Marie-Louise pour vous tenir compagnie,

M. DE VALBONNE. — C'est cela, envoyez-moi Marie-Louise... Je serai bien aise de causer intimement avec elle.

(*A suivre*).

On demandait à un centenaire quel potage il préférerait « Je ne mange que du **Tapioca Riis** répondit-il et je lui dois certainement l'estomac de fer qui me permet de digérer tout ce que je mange.

Chaque année des milliers de malades atteints de goutte, calculs, rhumatismes, douleurs sciatiques, asthme, maladies de la peau et du sang se dirigent vers les villes d'eaux pour y suivre un traitement long, dispendieux et quelquefois inutile.

Qu'elles essaient donc auparavant de prendre chaque matin une cuillerée à café de **Tisane Dussolin**.

Tant de personnes se sont trouvées guéries qu'il vaut la peine d'en essayer.

On en trouve dans toutes les pharmacies au prix de 4 fr. 50 le flacon. Dépôt général à Paris, pharmacie Derbecq, 24, rue de Charonne.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

FÊTE NATIONALE DU 14 JUILLET

Billets d'aller et retour à prix réduits.

La Compagnie informe le public qu'à l'occasion de la Fête Nationale du 14 juillet, les billets d'aller et retour émis par ses gares du 7 au 15 juillet inclusivement, en vertu de son tarif spécial G. V., n° 2, seront tous indistinctement valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 17 juillet.

Cette validité pourra être prolongée à deux reprises et de moitié (les fractions de jour comptant pour un jour) moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 % du prix des billets.

Les billets d'aller et retour délivrés de ou pour Paris, Lyon et Marseille, conserveront leur validité normale, lorsqu'elle sera supérieure à celle fixée ci-dessus.

A l'occasion de la Fête Nationale du 14 juillet, la Compagnie organisera pour Paris des trains de plaisir, à prix très réduits, composés de voitures de 2^e et 3^e classe permettant de passer plusieurs jours à Paris.

Ces trains qui desserviront toutes les gares du réseau, partiront et reviendront aux dates ci-après :

Cette	départ le 10 juillet, retour le 19
Valence	— 8 — — 17
Clermont-Ferrand	— 9 — — 17
Dijon	— 9 — — 16
Marseille	— 9 — — 18
Besançon	— 10 — — 17
Saint Etienne	— 11 — — 19
Lyon	— 11 — — 19
Genève	— 12 — — 20
Nevers	— 12 — — 18

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Après un début hésitant le marché a repris des allures plus satisfaisantes. Les fonds étrangers, tels que l'Italien et l'Extérieure, qui avaient beaucoup baissé ces jours derniers, sont mieux tenus, des rachats par suite de réalisation des bénéfices se sont tout naturellement produits.

Nous retrouverons le 3 % à 97 50 sans changement après 97 35 à l'ouverture; l'Amortissable passe de 97 30 à 97 35; le 4 1/2 de 106 70 à 106 85.

Pas de changement notable dans la tenue des établissements de crédit : le Crédit Foncier passe de 978 75 à 980; le Crédit Lyonnais se traite à 760; le Comptoir National vaut 483 75, et la Société Générale 467 50.

Le Suez, très ferme, clôture à 2705 fr.

Parmi les fonds étrangers, l'Italien à 91 85 a monté de 27 cent. sur la clôture précédente. L'Extérieure a monté de 3/8 à 63 3/16.

Les autres rentes n'ont guère varié : le Turc à 21 90; le Hongrois à 96 9/16; le Portugais à 22 9/16.

Les fonds russes sont un peu plus faibles. Le 4 % Consolidé à 99 30, et le 3 % 1891 à 78 70.

Le Rio passe de 375 à 377 50.

BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON

Universelle, Internationale et Coloniale

EN 1894

Sommaire du n° 21. — 6 Juillet 1893.

Partie officielle : Conseil supérieur de l'Exposition. — Chambre de Commerce de Lyon. — Chambre de commerce de Marseille. — Chambre de commerce d'Alexandrie (Egypte). — Travaux des comités : Groupe VII. — Avis. — Composition des groupes : Groupe II. — Exposition Coloniale. — Rapport. — La Coupole métallique du Palais principal de l'Exposition de Lyon. — Comité de Paris (5^e liste). — Rectifications. *Partie non officielle* : Choses Lyonnaises. — Les Expositions en 1894. — Echos. — Bulletin financier.

Gravure. — La Coupole métallique du Palais principal de l'Exposition de Lyon.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France	4 fr.	8 fr.
Etranger (union postale).	5 fr.	9 fr.

Administration, Rédaction et Vente en gros

14, rue Confort, LYON

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

CHRONIQUES : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Actualité : La Marlymanie, par G. Lenôtre. — Départements illustrés; La Manche, par X... — Le Salon, par O. Merson. — Les salles de garde des Hôpitaux, par Guy Tomel. — Le Monde scientifique; Elevage des perdrix, par Coupin. — Théâtres, par H. Lemaire. — Musique, par A. Boisard.

Explications des gravures, Echecs, Rébus, Bibliographie, Récréations de la famille, Science amusante, Revue comique, Choses et autres, Sport, etc.

En supplément: *Ce qu'elle voulait*, roman par Pierre Maël, illustrations de Marold.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.



Le meilleur régénérateur des forces que l'on puisse employer contre : l'épuisement des organes, les douleurs de l'estomac et de la tête, les mauvaises digestions, les maladies du foie, des nerfs et toutes les maladies résultant de la fatigue et des vices du sang est la Tisane Dussolin;

le meilleur tonique, dépuratif, anti-glaireux et antibilieux connu est la Tisane Dussolin.

C'est un fortifiant et reconstituant des forces et du sang. Suivant les doses, la Tisane Dussolin produit un effet Dépuratif, Laxatif ou Purgatif, et guérit la constipation en régularisant les fonctions; elle combat l'anémie, la chlorose, les lourdeurs et maux de tête, les rhumatismes, la goutte, les douleurs; elle reconstitue et purifie le sang et chasse les humeurs. — Prix : 4 fr. 50 le flacon. Exiger sur chaque flacon la marque de fabrique déposée : une amazone à cheval. La Tisane Dussolin se trouve à Paris chez Derbecq, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et dans toutes les pharmacies.

Une Notice explicative indiquant la manière de s'en servir est jointe à chaque flacon.

Dépôt à Lyon : Pharmacie PRUDON, 3, Rue de la République

FAITES VOUS-MEMES
PRÊT A BOIRE
à la minute et sans filtration
un litre de vrai

VIN DE QUINA
avec un flacon de
1.25

QUINA-ABRIC

1.25
EXIGER la
Signature de l'inventeur
H. ABRIC. — Se méfier
des imitations vendues sous le nom
de Quina fluide ou Extrait de Quina
FABRIQUE A LYON :
Pharmacie GAUDET, 31, rue de l'Hôtel-de-Ville
Dépôt dans toutes les Pharmacies

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

SE TROUVE PARTOUT

THÉ
DES
MANDARINS

DÉPÔT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes 8 ^f »	125 grammes 2 ^f 50
25 — 4 50	50 — 1 »

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Étranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.
Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**
de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste Catherine, 6
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68
CHALON-S/S, Quai des Mssageries, 8

SOCIÉTÉ DES COURSES DE CHARBONNIÈRES
(8^e Année)

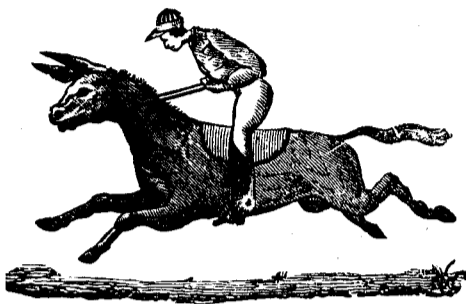
COURSES D'ANES

Dimanche 9 Juillet 1893, à 2 heures 1/2

HIPPODROME

DE

Sainte-Luce



A CHARBONNIÈRES

8^e Année — 1893

A CHARBONNIÈRES

PROGRAMME

- 1^{re} Course. — **Prix des Haras.** — Anes entiers ou hongres montés. — 1. 100 fr.; 2. 50 fr.; 3. 25 fr. — Entrée: 5 fr.
- 2^e Course. — **Prix du Comité.** — Course attelée, ânes au-dessous de 1 m. — 1. 100 fr.; 2. 50 fr.; 3. 20 fr. — Entrée: 5 fr.
- 3^e Course. — **Prix du Casino.** — Course de haies pour tous ânes. — 1. 100 fr.; 2. 70 fr.; 3. 30 fr. — Entrée: 5 fr.
- 4^e Course. — **Prix des Dames.** — Course attelée pour tous ânes au-dessus de 1 m. — 1. 100 fr.; 2. 50 fr.; 3. 20 fr. — Entrée: 5 fr.
- 5^e Course. — **Grand Prix.** — Anes hongres et ânesses. — 1. 200 fr.; 2. 100 fr.; 3. 50 fr. — Entrée: 10 fr.
- 6^e Course. — **Prix de la Source.** — Anes hongres et ânesses d'Afrique. — 1. 100 fr.; 2. 50 fr.; 3. 20 fr. — Entrée: 5 fr.
- 7^e Course. — **Prix des Baigneurs.** — Steeple-Chase. — Anes hongres et ânesses. — 1. 120 fr.; 2. 70 fr.; 3. 25 fr. — Entrée: 5 fr.

N.-B. — Le 3^e prix en espèces ne sera alloué que si la course réunit au moins cinq partants

Les juges, à l'arrivée, et le starter pourront prendre à l'égard des ânes toutes les mesures d'exclusion qui leur paraîtront nécessaires

COURSES ATTELÉES, COURSES PLATES, COURSES DE HAIES, STEEPLE-CHASE

Le Buffet sera tenu par l'hôtel Collet et Continental, de Lyon

Pendant les Courses, Musique par la LYRE DE PERRACHE

PRIX DES PLACES:

Pesage	5 fr.	Pelouse	1 fr.	Voitures	3 fr.
Tribunes	3 »	Pourtour	0.50	Cavalier	3 »

LE COURRIER DES MODES

PARISIENNES

12 pages - 15 centimes

plus complet que les journaux à 25 cent.

publie chaque samedi 50 modèles

élégants et pratiques de robes,

manteaux, chapeaux, costumes

d'enfants, ouvrages, etc., avec

explications et patrons découpés.

Feuilletons, Causerie médicale

de M^{lle} le D^r BERTILLON. Etude:

QUE FERONS-NOUS

DE NOS FILLES?

descriptives toutes les professions

et métiers pouvant être exercés

par des femmes. Nombreuses

primes. Chez tous les libraires.

ABONNEMENTS D'ESSAI

Pour 3 mois (156 pages), le journal

simple: 2^{fr} 50. Avec chaque fois une

gravure coloriée, 3 mois: 5^{fr}. Pour

s'abonner, envoyer mandat-poste ou

timbres aux Editeurs: IMANS & C^{ie},

31, RUE DE VERNEUIL, PARIS

PLUS DE CORS AUX PIEDS



Œils de perdrix, Durillons, Verrues, GUE-RISON INFAILLIBLE et sans douleur à l'aide du

BAUME DAMON

pharmacien, r. Rochecouart, 84, PARIS. 1 fr. le flacon et 1 fr. 25 contre mandat du timbres-poste. — Dépôt: M. BÉFARD, pharmacien, place des Terreaux, Lyon, et dans toutes les pharmacies.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

A L'AGENCE V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14

MARQUE DÉPOSÉE

ST PERAY-MOUSSEUX

Blanc et Rose

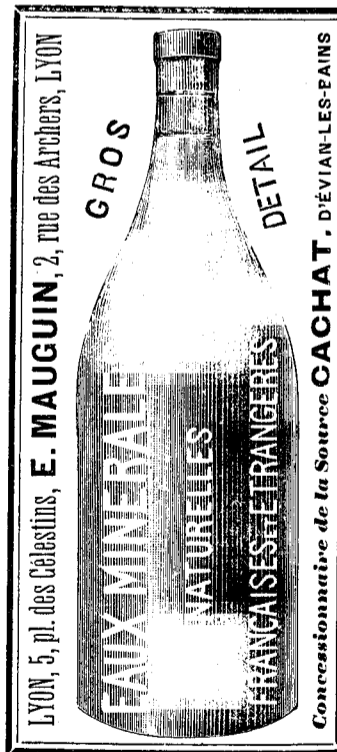
CHARLES JOURDAN & C^{ie}

St-PERAY et VALENCE

Vins fins et ordinaires

DEMANDER ÉCHANTILLONS

ET PRIX COURANTS



LYON, 5, pl. des Célestins, E. MAUGUIN, 2, rue des Archers, LYON

GROS

DETAIL

Concessionnaire de la Source CACHAT, DIÉVIAN-LES-PAINS

POUDRE PRIVAT

dite VERMIFUGE ROSE, marque Éléphant, souveraine contre vers et convulsions. Prix: 30 centimes.

DÉPÔT A LYON: Pharmacie du Serpent, 32, rue Lanterne, et François, 12, place Bellecour.



"Nice Rose"

Charms and Beauty Restorer

Lait américain incomparable, donne au teint

un éclat d'Éternelle jeunesse!

VELOUTINE, SAVON, EXTRAIT A BASE DE "NICE ROSE"

Chez tous les Parfumeurs. — Flacon de Lait p^ressai: 1 fr. 50, f^o c. 1^{er} 60. à BOUVAREL & V^e BERTRAND, LYON. M^os à NEW-YORK et PARIS

Libellé des ANNONCES-RÉCLAMES

Rédaction en prose ou en vers

modifiée chaque jour.

S'adresser: Société des Annonces, place de l'Hôtel-de-Ville à Vienne (Isère)